Temps et passages de la vie féminine: l'exemple de la ménopause

Nicoletta Diasio, Virginie Vinel

▶ **To cite this version:**

Nicoletta Diasio, Virginie Vinel. Temps et passages de la vie féminine: l'exemple de la ménopause. Des sciences sociales dans le champ de la santé et des soins infirmiers. Ages de la vie, vulnérabilités et environnements, Presses universitaires de Laval, pp.59-80, 2010. halshs-03087852

HAL Id: halshs-03087852
https://shs.hal.science/halshs-03087852v1

Submitted on 24 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Temps et passages de la vie féminine: l'exemple de la ménopause

Nicoletta Diasio et Virginie Vinel

Chapitre d'ouvrage
In Hamelin-Brabant L., Bujold L., Vonarx N., *Des sciences sociales dans le champ de la santé et des soins infirmiers. Ages de la vie, vulnérabilités et environnements*, Presses universitaires de Laval, 2010, p. 59-80.

Introduction

Dans les sociétés médicalisées et technicisées d'Europe et d'Amérique du nord, les catégories scientifiques semblent jouir d'une condition de neutralité et d'intemporalité. Une fois construites et vulgarisées, s'effacent en elles les traces de l'histoire et du relatif au grand triomphe de l'évidence et de l'absolu. La ménopause semble participer de ce travail de lissage des diversités et des contradictions qui est propre aux concepts scientifiques une fois qu'ils sont reconnus. D'un point de vue anthropologique, l'arrêt du cycle ovarien en tant que catégorie porteuse de sens se révèle être toutefois une construction sociale qui varie, dans les représentations, les modes d'expression et les pratiques qu'elle suscite, selon les sociétés, les cultures, l'histoire. Notre article a l'ambition de redonner corps à cette diversité par une entrée spécifique, celle du temps. Une analyse anthropologique des discours, des pratiques et des savoirs autours de la ménopause montre, en effet, un entrelacs de temps. Ces temporalités sont celles qui articulent les âges biologiques et les âges sociaux, mais il s'agit aussi du rapport entre le temps fini de l'individu et le temps long de la filiation et de la succession des générations qui se vivent entre continuité et ruptures. Le vécu de la ménopause s'élabore aussi entre la mémoire individuelle et collective, et l'expérience des femmes. La ménopause peut ainsi être considérée comme un analyseur de la complexité des temps féminins, où s'entremêlent passages biologiques, biographiques et sociaux. Par les temps féminins, elle nous parle des orientations culturelles de nos sociétés et des défis sociaux qu'elles sont appelées à relever.

1. L'entrelacs des temps dans l'histoire du concept de ménopause

Le questionnement sur l'arrêt des règles s'impose dans la deuxième moitié du 18ème siècle,

essentiellement dans le cadre de la réflexion sur le système moral et physique de la femme (Hoffmann, 1977). Des auteurs comme J. Astruc (1765), P. Roussel (1775) ou D. Fothergill (1788) situent ce moment entre les 45 et les 50 ans, par le truchement de l'expression « âge critique »[1]. Pour ces auteurs, ce passage laborieux n'est pas l'affaire d'un jour, il se fait progressivement, par étapes : la perte de l'éclat autour des 45 ans, avec des intervalles où la nature « ranime *par intervalles* l'éclat de la femme [et] fait de *temps en temps* naître de nouvelles fleurs sous ses pas pour en tirer de nouveaux fruits » (Roussel, 1775 : 84, souligné par nous) ; la fureur amoureuse, la période la plus critique où un clivage se creuse entre ambition aux plaisirs et retraite honorable ; « l'enfer des femmes », enfin, où « tout est flétri, tout est détruit » (*ibidem* : 85).

À partir du 19ème siècle, "âge critique" et "âge de retour" sont les formulations les plus courantes. En 1816, le terme ménopause est inventé par de Gardanne dans son traité *Avis aux femmes qui entrent dans l'âge critique*. Ce mot est construit à partir des termes grecs *menes* (menstrues) et *pausis* (fin). En décrivant la vie de la femme comme «marquée par la souffrance physique de la puberté, de la grossesse et de l'accouchement», de C. Gardanne met en garde contre les « grands dangers qui précèdent, accompagnent, suivent la fin de la fonction (menstruelle) et qui ont donné lieu à la dénomination d'âge critique » (de Gardanne : 1816 : ij). Menville de Ponsan en 1858 reprend la distinction entre un âge critique, qui consiste moins dans la cessation du flux menstruel que dans la perte de la faculté de reproduction (Menville de Ponsan 1858 : 471), et un âge de retour, le moment fallacieux où les sens sont trompeurs et donnent à la femme l'illusion d'une nouvelle jeunesse.

Age critique, temps du retour, du déclin, verte vieillesse, enfer des femmes, hiver des femmes, mort du sexe : les premiers traités médicaux qui abordent la question de la ménopause pullulent de définitions évoquant l'entropie et la mort. Toutefois ces définitions, utilisées indifféremment par la plupart des médecins, font référence à deux champs sémantiques distincts et co-présents. Le premier, qui parle de crise et de retour, renvoie à une conception du temps brouillée et morcelée, le corps de la femme étant soumis à des phases de vie alternes, aux frontières labiles, aux transitions fréquentes et difficiles, et au risque de télescopage et de retour d'un cycle sur l'autre. Ainsi la ménopause peut exposer la femme aux désagréments de la grossesse, aux passions érotiques de la jeunesse ou à une sorte de retour à l'enfance et à la puberté (Bompard, 1934).

---

1 Nous n'aborderons pas les paradigmes de la médecine humorale qui inspirent ces textes, ni leurs transformations, ni les différences, parfois importantes, entre les auteurs : mon souci est de montrer plutôt leur convergence dans la construction conjointe de catégories de genre et de temps.

L'autre champ sémantique renvoie à une image de temps linéaire, où l'arrêt des règles constitue l'aboutissement et la fin d'une biographie : le "déclin de l'âge", la "verte vieillesse" côtoient des images empruntées au monde naturel - notamment la métaphore des saisons, où la fin de la période reproductive est associée à l'hiver (et non pas à l'automne) - ou à l'eschatologie : l'enfer ou la mort du sexe, qui est à la fois mort de la sexualité et de la féminité, le terme "sexe" étant couramment employé au 18ème siècle pour "femme".

Cet enchevêtrement de temps individuels et collectifs n'est pas séparable d'une vision sociale spécifique de la ménopause, envisagée comme un moment de vérité de l'identité féminine. Une ménopause réussie est l'aboutissement d'une bonne carrière d'épouse, de mère et de travailleuse. Renoncer à la maternité, volontairement ou moins, lire et étudier, s'adonner aux plaisirs du lit ou de la table, négliger ses enfants, les tâches domestiques ou le travail des champs, adopter les mœurs aristocrates ou des religieuses - en temps révolutionnaire, d'abord, et en ceux du triomphe de la bourgeoisie, ensuite - constituent autant d'entorses à la destinée « naturelle » de la femme. La civilisation est nocive à la féminité selon G. Cabanis (1802), P. Roussel (1775), Choderlos de Laclos (1783), J. L. Mareau (1803). Mais la nature dont il est ici question est un champ à géométrie variable. Elle se configure comme la destinée culturelle de la femme dans l'indissociabilité de la sexualité et de la reproduction à l'intérieur du lien marital ; elle renvoie aussi à des conduites non corrompues par les nouvelles mœurs de la civilisation industrielle et les vices de la noblesse. Par son corps qui est temps, la femme est gardienne d'autres temps, celui du progrès, de la chaîne évolutive, de la filiation et du renouvellement générationnel. La crise de l'âge est loin de n'être que médicale : elle marque aussi le tournant de la civilisation et la légitimité des valeurs bourgeoises et (post)-révolutionnaires[2].

Dans les premiers textes traitant de la ménopause, la femme est donc « habillée de temps » (Diasio, 2007), non seulement pour l'importance accordée au vieillissement, mais aussi parce que toute son existence semble se construire à l'intersection de temps différents: cycle menstruel, saisons de la vie, temps de l'attente et de la jouissance, rythmes quotidiens et familiaux. La médecine essaye de mettre de l'ordre dans cette trame des temps, et de l'intégrer dans l'enchaînement de l'histoire et de la succession des générations : la périodicité féminine doit s'accorder à la fois avec les impératifs de l'époque, la survivance de la société et la marche de la civilisation. Progressivement, à partir de la deuxième moitié du 19ème siècle, la vulgarisation du mot ménopause et la perception de cet événement en tant que

2 D'où l'importance du nombre d'ouvrages sur la ménopause au tournant du 19ème siècle.

maladie carentielle vont brouiller les démarcations internes à «l'âge critique» et unifier des phases et des temporalités à l'origine nombreuses et distinctes. Dans l'Occident médicalisé du 20ème siècle, la ménopause va particulièrement être traitée comme un seuil d'entrée dans la vieillesse contre laquelle la lutte doit s'organiser. Mais elle s'intègre aussi dans une pluralité des temps et des formes du vieillissement.

2. Ménopause et vieillissement

La ménopause est fortement associée au vieillissement dans une majorité de sociétés, mais pas dans toutes : chez les Maya, la ménopause se conjugue plutôt avec le sentiment de jeunesse (Beyene 1986). Surtout, la relation entre ménopause et vieillissement ne se construit pas de façon identique selon les sociétés, les savoirs et les biographies individuelles. Georges Devereux (1950) avait relevé que la ménopause, chez les Mohave, n'était pas une transition traumatique et que les femmes continuaient leur vie courante tant au niveau domestique que sexuel. Elles devenaient des personnages importants dans la structure sociale informelle de la tribu en tant que conseillères, gardiennes de la mémoire et soutiens à la maternité.

Ainsi, les représentations « exotiques » inscrivent la ménopause dans la continuité du cycle des changements que les femmes vivent au cours de leur existence. Dans de nombreuses sociétés dites traditionnelles (Abega *et alt* 2002 ; Alfieri 2002 ; Lacaze 2007 ; Suggs 1987 ; Verdier 1979), l'arrêt de l'écoulement mensuel donne accès à des fonctions religieuses ou rituelles et marque une étape dans le vieillissement, plus que la vieillesse elle-même. Chez les Bobo du Burkina Faso, la fin des règles entraîne une période d'activité sociale et rituelle intense dans un rituel appelé « Do » qui accompagne toutes les phases de la vie reproductive féminine (Alfieri, 2002). Les sociétés distinguent alors ces femmes matures, encore solides physiquement, qui s'engagent avec plus de liberté dans des activités sociales et religieuses (Vincent 2003), des très vieilles femmes caractérisées par la dépendance à laquelle elles sont soumises envers leur entourage (Suggs 1987 ; Vinel 2005). Au Japon, par exemple, le nouveau concept de *konenki* (*the change of life*), apparu à la fin du 19ème siècle, s'est inséré entre les notions déjà existantes de *chunenki* (la maturité) et *ronenki* (le grand âge à partir duquel les individus se retirent des obligations sociales) (Lock 1986, 1993). En Mongolie, la tonsure totale des cheveux qui marque la fin de l'état de souillure de la femme et l'entrée dans la grande vieillesse ne survient qu'une vingtaine d'année après la ménopause (Lacaze 2007). La période entre la ménopause et la grande vieillesse apparaît dans ces sociétés asiatiques

comme une période d'entre deux, « in between », une période liminaire, d'attente de la grande vieillesse, mais qui ne présuppose pas une vacuité d'activité ou de sens. On retrouve des scansions temporelles similaires dans des sociétés aussi diversifiées que les sociétés africaines (Kosack 2007; Schostack 1983 ; Suggs 1987 ; Vincent 2003 ; Vinel 2007) ou les sociétés rurales européennes (Cozzi 2007 ; Moulinié 1998 ; Verdier 1979). La ménopause en tant qu'arrêt du sang menstruel revêt ainsi des représentations et des vécus ambivalents, voire contradictoires, dans une même société : permettant aux femmes davantage de liberté et d'investissement personnel, elle les exclut aussi – en partie – de la vie sexuelle et de l'attention d'un conjoint, ce que certaines regrettent alors que d'autres s'en sentent soulagées (Kosack 2007). Le ressenti par les femmes apparaît, donc, dépendant de la biographie individuelle et de l'entourage familial que la femme a pu se construire par sa descendance (fils, filles selon le mode de filiation), le fosterage d'enfants, de jeunes adultes, et le respect des normes de vie féminine : à des femmes bien entourées investies dans les rituels sociaux, dotées de nouvelles formes de prestige, s'opposent des femmes délaissées et isolées, et ce dans la même société.

En Amérique du Nord et en Europe, les discours médicaux du 20ème siècle ont contribué à travers la notion de ménopause à une normalisation et à une régulation des temps féminins. Le mot « ménopause » est employé, notamment dans les discours de vulgarisation, en référence non seulement à des temporalités biologiques (la fin des règles, de la fonction ovarienne, de la fécondité), mais aussi à un ensemble de manifestations de la vie féminine qui ont lieu à la même époque indépendamment du climatère (départ des enfants, changements professionnels et dans la vie conjugale). Il sert d'étalon pour ordonner la vie féminine au-delà des 40 ans dans les catégories de pré ou péri-ménopause, ménopause et post-ménopause (Kerisit, Pennec 2001). Cette catégorie médicale condense et uniformise derrière une seule étiquette des temps sociaux et individuels hétérogènes.

Cette normalisation passe par une attention accrue aux pathologies, aux inconforts physiques et aux risques que la ménopause fait surgir en construisant la notion autour de la carence hormonale (Kaufert 1988 ; Kaufert P., Gilbert P. 1986). Les productions de vulgarisation médicale (ouvrages, magazines, sites internet) insistent notamment sur la transformation de l'apparence physique et les signes du vieillissement corporel (dessèchement de la peau, accroissement du poids) contre lesquels les femmes doivent lutter pour rester jeunes. Toute une discipline du corps (régime alimentaire, activité physique, suivi médical) est préconisée pour prévenir les risques du vieillissement. La ménopause apparaît ainsi comme un temps clé

de contrôle des questions de santé féminines dans un contexte de vieillissement massif de la population dont les conséquences économiques et sociales sont importantes[3].

Les discours savants, vulgarisées ou non, sont parfois éloignés des constructions ordinaires et des expériences vécues des femmes. Si V. Skultans (2007 [1970]) interprète la ménopause des femmes de Galles du Sud (Grande-Bretagne) comme un rite de passage individuel, celle-ci n'est pas vécue comme un marqueur essentiel ou le seul marqueur de changement de statut par des femmes interviewées dans des continents aussi diversifiés que l'Europe (Delanoë 2008 ; Faccini, Ruspini 2007 ; Kerisit, Pennec 2001 ; Vinel 2004), l'Asie (Lock 1993), l'Amérique du Nord (Davis, 1982 ; Dillaway 2005 ; Martin 1987). Dans les îles du Newfoundland, la signification de la ménopause en terme de réalités biologiques a moins d'importance dans la représentation du passage à une autre étape du cycle de vie (*the change)* que l'âge. Ainsi, si le terme anglophone usuellement employé pour désigner la ménopause (*the change*) renvoie explicitement à un changement, celui-ci peut être l'objet d'interprétations fort diverses, éloignées des points de vue médicaux.

3. Temps féminins et moments de « life-marker »

Du point de vue des femmes qui la vivent, la ménopause se configure comme l'un des passages qui ont lieu dans la période qui va des 50 aux 60 ans et qui concernent les champs professionnel, familial, affectif, existentiel.

Dans les sociétés occidentales, cette période de la vie professionnelles est souvent marquée par des changements : bilans, promotions, prise en charge de plus grandes responsabilités, réorientations professionnelles ou encore retraites anticipées peuvent jalonner le temps de la cinquantaine. Les relations avec les enfants se modifient : ces derniers partent du domicile parental, forment leur propre foyer ou, s'ils sont encore jeunes, sont de plus en plus autonomes dans leurs choix de vie. Les femmes sont aussi confrontées à la perte progressive d'autonomie des parents, à la nécessité de leur prise en charge et, plus tard, à leurs maladies et à leur mort. Dans un contexte de crise économique ou dans des situations de vulnérabilité sociale, les femmes sont prises entre des obligations plurielles, entre la nécessité de s'occuper encore de leurs enfants et de leur garantir une stabilité économique et des tâches de *care* à l'égard des parents vieillissants : c'est ce que la sociologue italienne Chiara Saraceno (2003) a

3 M. Lock (1993) notait que le véritable problème n'était pas la ménopause mais la prise de conscience qu'un nombre important de femmes, issues du baby-boom, devenant bientôt vieilles et donc un poids pour la société.

appelé la génération « sandwich ». Dans le cadre de ces mutations, se redessine aussi le rapport de couple, que ce soit avec le père de ses enfants ou avec un autre partenaire qui participe aussi à ces réorganisations domestiques, affectives et professionnelles. Change, enfin, l'apparence physique et l'image de soi : le corps, le visage, la peau, la silhouette, malgré les progrès des soins esthétiques, ne sont plus ceux d'une jeune, mais renvoient le reflet d'une personne mûre. Les femmes doivent ainsi réinventer d'autres manières d'être désirable surtout dans une société qui, attribuant une valeur centrale à la « jeunesse », confine celles qui entreprennent le chemin de la maturité dans une sorte d'invisibilité sociale (Piccone Stella, 1986).

L'expérience de la ménopause ne peut donc que s'enlacer aux autres passages de la vie féminine qui concourent dans le même laps de temps ; elle est influencée non seulement par les conditions de vie spécifiques de chaque femme, mais par la manière et le *timing* à travers lesquels les autres passages surviennent et sont interprétés. Passages sociaux et biologiques se co-construisent, se renforcent mutuellement et parfois cherchent une synchronie dans l'expérience féminine. Ainsi une femme interviewée par Daniel Delanoë (2008 : 120) poursuit un traitement hormonal car il lui permet d'avoir encore des règles jusqu'à la retraite. Une autre rencontrée par V. Moulinié (1998 : 140) se définit comme ménopausée lorsqu'elle devient grand-mère, alors que des signes biologiques préexistaient à sa nouvelle position sociale et familiale[4]. Certaines femmes, malgré la normalisation médicale, conservent ainsi un rôle d'actrices dans la gestion de leurs passages biologiques et sociaux en articulant les temporalités biologiques à leurs représentations des passages d'âges.

Dans une recherche menée par Facchini et Ruspini (2007) auprès des femmes de l'Italie du Nord, la perception de la ménopause a été étudiée par rapport à d'autres *life-markers*, à savoir ces événements considérés comme étant les plus marquants du point de vue des mutations qui scandent le cycle de vie. Le « déclin des forces physiques » est envisagé par les trois quarts des femmes comme l'expression la plus significative d'un passage et cette valeur augmente au-delà des cinquante ans. La fin du pouvoir reproductif inquiète moins que la perte des capacités productives assurant aux femmes l'autonomie nécessaire à la subsistance économique et à la réalisation de ces activités quotidiennes. Ce besoin de « tenir le pas » risque à tout moment d'être fissuré par des légèretés, des négligences, des impossibilités d'être toujours au même niveau de performance : la perte symbolique se révèle alors une perte on ne peut plus matérielle, comme le montre D. Cozzi (2007), à propos des femmes

4 Les études de ces deux auteurs ont été réalisées en France dans les années 1990.

montagnardes du Frioul. Le sentiment de diminution de forces est exprimé avec autant d'intensité dans des sociétés où la ménopause n'est pas médicalisée. Les femmes kgtala (Suggs 1987), mafa (Kosack 2007) ou moose (Vinel 2007) racontent le passage d'une condition de femme active et productive à la mise à l'écart, malgré soi, de toute une série d'obligations à l'égard de la collectivité. Elles expriment, par des mots et des outils différents, le risque d'une perte de productivité qui apparaît encore plus douloureux que la perte de fécondité.

Pour revenir à l'étude de Facchini et Ruspini, nous retrouvons, parmi les *life-markers* cruciaux de cette phase de la vie, les transformations qui concernent les rôles familiaux et les relations affectives. Le veuvage, la fin d'une relation amoureuse, le décès des parents, la sortie des enfants du domicile familial sont estimés comme bien plus importants que la ménopause. Les événements qui, par contre, sont censés modifier le moins le vécu individuel, touchent les tournants d'âge (par exemple les anniversaires des 40 ou 50 ans), un moindre intérêt de la part du partenaire ou le fait d'être considérée comme « moins attirante ». La ménopause, considérée malgré tout comme un événement important par environ 40% des interviewées, se situe sur des valeurs moyennes, analogues à celles qui concernent la retraite. Mais seules les femmes de la cinquantaine accordent une telle importance à l'arrêt des règles : avant les cinquante ans, tout comme après, la ménopause n'est considéré comme un fait marquant que par un tiers des interviewées. Pour les femmes les plus âgées, la fin de la période reproductive se présente plutôt comme la fin d'un désagrément (31,7% des interviewées) et l'accès à la tranquillité dans les rapports sexuels (24, 8%). Ces données sapent l'image de la femme ménopausée, exclue du jeu des relations affectives et sexuelles, privée de féminité, voire désintéressée aux jeux de l'amour. Une autre donnée est particulièrement intéressante : seulement 4,7% des femmes souligne « la tristesse de ne plus pouvoir avoir des enfants » (Facchini-Ruspini, 2007). Une telle donnée se rapproche des observations menées par Daniel Delanoë (2008) et Virginie Vinel (2004) en France. Les femmes affirment qu' « une page est tournée. On estime qu'on a fait ce qu'il fallait avant. » (Delanoë 2008 : 123). Et cela nous introduit dans une autre dimension temporelle, celle de la transmission d'un pouvoir de fécondité.

4. Ménopause, fécondité et transmission entre générations

L'arrêt de la fécondité est au cœur de la question de la ménopause. Mais là encore, à une

vision biologique simple de l'arrêt physiologique de la procréation se substitue un regard anthropologique qui en montre toute la complexité en matière de temporalités et de transmission entre les générations.

En effet, arrêter de faire des enfants est souvent moins lié à une question physiologique qu'à des définitions sociales des âges de la procréation. En Europe et au Canada, l'âge moyen des femmes à la naissance du premier enfant se situe autour de 29 ans et le taux de fécondité est le plus élevé entre 28 et 36 ans[5]. Le temps de la procréation s'est ainsi restreint à une période d'une dizaine d'années bien moins large que les temps de la fécondité physiologique. Les technologies de la procréation ont, quant à elles, dépassé le temps biologique en permettant des grossesses au-delà de 50 voire de 60 ans. Les débats qui entourent ces naissances rappellent toutefois, pour chaque cas, les normes sociales de l'âge à la procréation. La fin de la fécondité est aussi dictée par des normes de passage des générations. Ainsi, dans des sociétés patrilinéaires, une femmes dont le fils est en âge de procréer cesse en principe d'engendrer évitant ainsi la confusion des générations (Beyene 1986 ; Vinel 2005). On retrouve la crainte du brouillage des générations dans la France rurale des 19ème et 20ème siècles (Moulinié 1998 ; Verdier 1978).

L'arrêt de l'enfantement dans son aspect social et biologique parle du passage de la fécondité entre des générations de femmes, entre mère et filles ou belles-filles. En Bourgogne rurale du 19ème siècle et du début du 20ème siècle, la mère du marié cassait un pot lors du mariage de son puîné explicitant la fin de sa propre fécondité et la transmission à sa belle-fille (Verdier 1979). Le conte du chaperon rouge tel qu'il a pu être recueilli dans la campagne française de la fin du 19ème siècle comprend deux motifs qui explicitent aussi la transmission de la fécondité des grands-mères (ou des mères) aux jeunes filles (Verdier 1978): « Quel chemin veux-tu prendre, dit le loup au petit chaperon rouge : celui des épingles ou celui des aiguilles ? » La petite fille prend le chemin des épingles, c'est-à-dire, dans la symbolique de la France rurale du 19ème siècle, le chemin de la puberté. Au contraire, les aiguilles représentent le raccommodage des grands-mères, « qui ne voient plus clair », qui n'ont plus leurs règles. Dans le deuxième motif, la petite-fille ou la fille incorpore le sang et la chair de ses aînées, en

5 Sources : pour le Canada : statcan.gc.ca, « Le Quotidien », 26-09-08 et « Rapports sur la santé », hiver 1996, vol. 8, no 3. Pour l'Europe : Eurostat http://epp.eurostat.ec.europa.eu « Age moyen des femmes à la maternité », données 2006. Malgré quelques pays où la moyenne est autour des 24 ans, la majorité des pays enregistrent un retardement des premières naissances autour de 28-30 ans. Aux Etats-Unis, l'âge moyen à la première naissance se situe à 27, 2 ans avec des différences importantes selon les états et l'appartenance ethnique : www.cdc.gov/nchs « American Women Are Waiting to Begin Families Average Age at First Birth up More Than 3 Years From 1970 to 2000 », Wednesday, December 11, 2002. Toutes les sources ont été consultées le 5 mai 2009.

mangeant le boudin et en buvant le breuvage proposés par le loup, les remplaçant ainsi dans le rôle de procréation.

Le sang des menstrues et sa cessation créent une relation cyclique entre les générations de femmes qui voient leur physiologie se répondre en miroir. Ainsi, des femmes françaises autour de la cinquantaine, interviewées dans les années 2000, ont-elles essentiellement comme modèle de ménopause celle de leur mère qui leur sert de référence tant dans la datation que par les symptômes qu'elles comparent (Vinel 2009). Une femme se confie ainsi : « [Ma mère était] difficile d'accès, on avait du mal à lui parler, elle était toujours sur la défensive… moi je deviens plus sensible, j'entends quelque chose je pourrais me mettre à pleurer ; c'est vraiment dans ce sens là que ma mère c'était un peu l'inverse ». Même si le silence entoure souvent les histoires de sang menstruel, une transmission opère par ce que les filles ont vu (les bouffées de chaleur, la nervosité, les linges, plus rarement le sang), ou entendu (paroles entre femmes, des phrases dites au détour d'une conversation) de leurs mères ou de parentes proches (tantes, sœurs, cousines). La ménopause introduit donc un temps continu dans la lignée féminine voire l'imaginaire de la reproduction du temps maternel. Rien d'étonnant alors que le silence, la gêne entre mères et filles entoure souvent – mais pas toujours – ces passages de la puberté ou de la ménopause tant ils matérialisent le remplacement d'une génération de femmes par une nouvelle.

5. De la génération généalogique à celle historique

L'expérience de la ménopause ne relève pas uniquement du contexte social et culturel de la femme qui la vit, mais aussi de la génération d'appartenance. Dans ce cadre, nous envisageons la génération, en termes de « situation de génération », pour reprendre Mannheim (1990), impliquant des analogies dans les modes de l'expérience et dans les manières de sentir, penser, agir dans un contexte historique et social spécifique.

La recherche de la sociologue italienne Marina Piazza sur les « jeunes filles de cinquante ans » (2001) a le mérite de situer la ménopause à deux niveaux : celui des biographies individuelles et celui générationnel, à savoir le vécu de ces femmes qui ont contribué à modifier profondément la société italienne entre les années 1950 et 1970. Le « nous » qui donne voix à la narration est celui de femmes qui retracent leur vie professionnelle, affective, familiale, ainsi que le rapport avec l'argent, le corps, la sexualité, les relations entre les

femmes. Mais il s'agit aussi d'un nous générationnel : la ménopause émerge comme un sujet de débat conscient et socialement reconnu parmi ces femmes nées entre 1943 et 1953 qui ont vécu personnellement une révolution culturelle : « la libéralisation de la contraception, les mobilisations collectives sur l'avortement et le divorce, l'institution des services de planning familial, la loi sur les crèches, le nouveau droit familial, la loi sur la parité dans les lieux de travail. » (Piazza, 2001 : 20). Ce à quoi il faut ajouter : l'accès des femmes aux études supérieures, le féminisme, la renégociation des positions de genre dans le nouveau « couple associatif » (Thorne et Yalom, 1992 ; de Singly, 1996). Tout cela a contribué à une conscience de soi renouvelée et à une réflexion sur la ménopause en tant que passage complexe, bilan de choix soufferts ou exaltants, très différent de ce que les interviewées de Piazza appellent « le grand vieillissement » (Piazza, 2001, p. 181). Cette révolution radicale et accélérée n'est pas sans rappeler la révolution tranquille de la société québécoise.

De la même manière, les femmes qui ont aujourd'hui entre quarante-cinq et cinquante ans ont vécu des scansions dans le cycle de vie et des parcours biographiques et familiaux assez différents de ceux des femmes de plus de soixante-dix ans. Il suffit de penser au passage, dans plusieurs régions du monde, d'une économie rurale à une industrielle ou post-industrielle, à la transformation des systèmes de solidarité familiale, à l'avènement de politiques sociales qui ont réorganisé les rapports entre générations (Attias-Donfut, Segalen, 1998), aux modifications dans les relations de couple et dans les choix reproductifs. Ainsi un grand clivage oppose les femmes nées entre les deux guerres, pour lesquelles la maternité, le travail de *care*, les relations familiales ont constitué la manière fondamentale de construction de soi et défini leurs obligations à l'égard des conjoints et des enfants, des femmes nées après 1945, pour qui la procréation est moins une destinée inévitable qu'une des manières de s'affirmer dans une quête plus générale d'épanouissement et d'autonomie économique et familiale. Entre les femmes appartenant à ces deux générations, la confrontation avec la ménopause se pose autrement. Les premières ont été confrontées à une surcharge de travail dans la sphère domestique, à la hiérarchie et à la rigidité des rôles genrés. Les secondes ont été, par contre, ont davantage centré leur vie sur un projet personnelle : elles ont plus investi dans les études, le travail salarié et ont connu une transformation dans les rapports de genre. Toutefois, les femmes qui sont nées après la deuxième guerre mondiale font aussi face à des injonctions sociales toujours plus importantes pour ce qui est de la beauté, de la forme et de la minceur, dans une « contrainte [qui] devient insidieusement affective, esthétique, voire morale » (Hubert, 2004 : 7). De la même manière la fragilité des unions et la réduction du

nombre d'enfants n'ont pas infléchi la valeur de la maternité, au contraire l'enfant fait plus que jamais la famille dans une société de l'incertitude où le rapport de filiation devient le seul lien inaliénable (Beck 2001). Le désir d'enfant prend forme alors au croisement des exigences de réalisation personnelle, des souhaits de consolidation du couple, du besoin de conformité aux modèles culturels de fécondité et des volontés de transmission. La fin de la fécondité apparaît comme un couperet à celles dont le désir d'enfant n'a pas pu se concrétiser ou qui ont reporté le moment de la procréation.

Chaque génération construit une relation spécifique au corps, à la fécondité et à son arrêt. Les ruptures générationnelles ne présentent ni le même visage, ni les mêmes conséquences selon la période historique, le contexte socio-économique, la situation sociale. Mais il faut être attentifs d'une part aux généralisations qui font des « femmes » une catégorie sociologique uniforme, d'autre part aux raccourcis simplistes qui jugent le vécu de la ménopause à partir d'un ou deux indicateurs, au lieu d'un faisceau de facteurs et de leur interaction. Ainsi faudrait-il se garder des idéalisations liées à une vision de la femme contemporaine totalement émancipée, contrôlant, grâce aux techniques de la modernité avancée, les désagréments et les aléas liés au cours du temps.

6. Un temps pour soi ?

Cette idéalisation de la femme ménopausée, accédant à une nouvelle dimension de la vie féminine n'est pas nouvelle. L'idée que la femme, libérée des contraintes liées à la procréation, accède au statut de sujet ou d'individu apparaît dès les premiers écrits sur la ménopause au tournant du 19ème siècle. C'est l'émergence d'un temps pour soi et d'une explosion de puissance : « affranchies des maux propres à leur sexe, elles acquièrent la constitution de l'homme, sans être exposées aux infirmités qui l'accablent dans sa vieillesse; on dirait qu'elles portent en elles un principe inépuisable de vie » (Saucerotte 1829 : 30) ; « après l'époque critique les femmes acquièrent un fond de vie inépuisable. Le temps des périls est passé » (Lamaze 1805 : 10). Le potentiel employé dans la reproduction se libère en énergie vitale et profusion de temps pour soi. La fin de la fécondité, pour ces auteurs, ouvre donc une période de sexualité sans reproduction et le début d'une phase existentielle où, soustraite aux obligations de l'espèce, la femme commence à vivre pour soi. Ces textes sont traversés à la fois par l'inquiétude – que faire des femmes, une fois qu'elles ont épuisé leur potentiel reproductif ? – par l'étonnement et par l'injonction, adressée aux hommes et aux

médecins, à un contrôle rigoureux qui discipline aussi bien les mouvements de la femme, que les soubresauts de l'âme et le vagabondage de l'imagination.

Ces incitations au contrôle semblent se métamorphoser, dans la littérature contemporaine de vulgarisation, en des injonctions à s'adonner à la liberté, au dynamisme et au plaisir pour soi. Ainsi, à l'épouvantail de la femme ménopausée déprimée, sans désir et vieillie prématurément, les ouvrages de vulgarisation, écrits conjointement ou séparément par des médecins et des journalistes, proposent une femme « de plus de 50 ans » active qui sait rester à la fois séduisante par son physique et par son esprit. Elle est encouragée à se cultiver, à sortir, « à laisser tomber le paraître pour entrer dans l'être ». Les auteurs opposent aux femmes de la trentaine « engluées pour la plupart dans leur vie familiale et leur carrière professionnelle » (Elia 2000 : 244), et aux mères et grands-mères « surinvesties dans leur fonction maternelle », ces femmes exemptée des contraintes et encouragées à s'engager dans de multiples activités. « L'ère de la libération familiale, voilà ce que les femmes vivent à l'âge de la maturité. Libération, oui, tel un prisonnier qui, retrouvant la vie extérieure respirerait le ciel, l'air, le vent... » (Lemoine-Darthos, Weissman 2006 : 29). L'âge médian est ainsi présenté dans les médias et la littérature de vulgarisation comme un âge de tous les possibles, où les femmes peuvent donner un nouveau sens à leur vie voire en changer. Renouveau, disponibilité à soi-même, exaltation du désir et engagement pour soi apparaissent comme des récurrences dans la littérature traitant des femmes à la ménopause. M. Mead, en 1948, l'évoquait à propos des femmes américaines de son époque qu'elle imaginait déjà s'investir dans des activités bénévoles ou professionnelles délaissées de par leur fonction maternelle : « dégagées de l'essentiel de leurs responsabilités antérieures, ayant vingt bonnes années devant elles, elles peuvent faire une carrière rapide dans les activités communautaires ou dans un métier qui leur plaît » (1966 : 306). Cette représentation correspond sans doute aux aspirations et aux expériences des femmes contemporaines des catégories sociales supérieures, résidant dans les grandes villes : les italiennes interviewées par M. Piazza le confirment en parlant de la ménopause comme d'un moment de conscience de soi et du plaisir d'être avec soi ("l'amore dello stare su di sé" : Piazza, 2001 : 181). Mais, cette image médiatique du mi-temps de la vie féminine tient peu compte de la disparité des situations sociales de la majorité des femmes tant du point de vue professionnel – faible rémunération, temps partiel, chômage, retraite anticipée – que du point de vue familial : présence d'enfants de différents âges, garde de petits-enfants, prise en charge de parents âgés ou d'un conjoint malade, veuvage, séparation célibat ou solitude. La période autour de la cinquantaine s'avère

rarement exempte de contraintes, car, comme nous l'avons souligné plus haut, cette génération se situe à l'articulation entre celle des enfants en voie d'être indépendants et celle des parents âgés dépendants ou en voie de l'être (Attias-Donfut, 1995). Les images proposées n'évoquent pas non plus la singularité des biographies personnelles et la multiplicité des perceptions individuelles pourtant attestées par les études les plus récentes : « L'expérience et les représentations de la ménopause sont très diverses à l'intérieur même de notre société allant de l'amputation majeure à une étape franchement positive, en passant par le non événement. » (Delanoë 2008 : 112).

Conclusion

Les discours médicaux et les débats médiatiques oblitèrent souvent derrière la catégorie de ménopause, qui s'impose comme un absolu, une multiplicité d'expériences et de temporalités sociales qui ne sauraient être simplifiées par cette seule notion. Ainsi, l'imaginaire - récurrent du 19ème siècle à aujourd'hui - que l'après ménopause se décline comme un temps libéré des contraintes et ouvre sur une période de temps pour soi ne tient pas compte des réalités sociales d'une grande partie de cette génération « sandwich » de femmes occidentales de 45-60 ans encore forts enserrée dans des contraintes familiales et économiques. De même, le regard portée sur la ménopause comme porte d'entrée sur la vieillesse, qui justifie un contrôle des corps renforcé, s'éloigne en partie des représentations et expériences ordinaires des femmes. Si la ménopause est perçue dans une majorité de sociétés comme une étape du vieillissement, elle n'est pas la vieillesse, tant la perte de la productivité – la retraite en Occident, la fin de la participation aux travaux agricoles dans des sociétés rurales – et la dépendance à l'entourage s'avèrent plus tardifs et bien plus craints. La ménopause transparaît dans les enquêtes européennes et américaines comme un événement parmi les autres « *life markers* », surtout aux femmes qui se situent dans la période autour des 50 ans, mais s'avère moins important aux yeux des femmes qui l'ont déjà dépassée depuis de nombreuses années. Elle est également vécue différemment selon le rapport des femmes à la fécondité, qui ressentent l'arrêt de la procréation comme un soulagement ou un non événement si elles ont répondu à leur désir d'enfant ou aux normes sociales en cours dans leur société (notamment la naissance de garçons dans les sociétés patrilinéaires), alors qu'elles la voient comme un couperet dans le cas contraire. La ménopause parle donc aussi du temps long, celui de la succession des

générations, qui se transmettent le pouvoir de fécondité, telle que cela pouvait être ritualisé dans certaines sociétés « traditionnelles » ou normalisée par l'âge dans nos sociétés actuelles. Ainsi, la ménopause comme fin du temps de la procréation est souvent supplantée par des temps sociaux réservés à l'enfantement, qui tendent d'ailleurs à se restreindre dans les sociétés occidentales contemporaines. Au terme de cet exposé, la ménopause s'impose comme un cristalliseur des pensées autour d'un faisceau de temps – temps de la productivité, du vieillissement, de la maternité, de la succession entre les générations - qu'elle ne saurait pour autant condenser, tant le contexte culturel, social, biographique des femmes importe dans la perception de cette phase de l'existence.

Bibliographie

Abega S., Mbarga J., Vernazza-Licht N., 2002, « Activité sexuelle et qualité de vie des femmes ménopausées au Sud Cameroun » in Guerci A., Consigliere S., *Il Vecchio allo specchio. Percezioni e rappresintazioni della vecchiaia*, Gêne, éd. Erga, p. 356-369.

Alfieri C., 2002, "Mutazione di ruoli nel ciclo di vita femminile post-riproduttivo: il caso della donna bobo", in A. Guerci-S. Consigliere (dir), *Il vecchio allo specchio. Percezioni e rappresentazioni della vecchiaia*, Genova, Erga, 370-379.

Astruc J., 1765, *Traité des maladies des femmes*, Paris, P.G. Cavalier, 1770.

Attias-Donfut C., 1995, *Les solidarités entre générations*, Paris, Nathan.

Attias-Donfut C., Segalen M., 1998, *Grands parents. La famille à travers les générations*, Paris, Odile Jacob.

Beck U., 2001, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier.

Beyene, Y., « Cultural significance and physiological manifestation of menopause. A biocultural analysis », *Culture, Medecine and Psychiatry*, n°10, 1986, 47-71.

Bompard A., 1834, *Cours théorique et pratique sur les maladies des femmes*, Paris, Rouvier.

Cabanis, G., 1802, «Rapports du physique et du moral». In Lehec C. & Cazeneuve J., *Oeuvres philosophiques de Cabanis,* Paris, PUF, 1956, vol. 2, pp. 460-512.

Chirawatkul S. – Manderson L., "Perceptions of Menopause in Northeast Thailand: contested Meaning and Practice", *Social Science and Medicine*, 1994, 39 (11), 1545-1554.

Choderlos de Laclos P.A.F., 1783, *De l'éducation des femmes*, tr. it. *L'educazione delle donne*, Palermo, Sellerio, 1990.

Cozzi D., 2007, « ‘Quello che facevo prima, quello che faccio oggi’. Donne di montagna tra perdite materiali e perdite simboliche” in Diasio N., Vinel V., *Il tempo incerto. Antropologia della menopausa*, Milano, Franco Angeli, 101-115.

Davis, D., “Woman’s Status and Experience of Menopause in a Newfoundland Fishing Village”, *Maturitas*, 1982, 4, 207-216.

Delanoë D., 2008, *Sexe, croyances et ménopause*, Paris, Hachette.

Devereux G., « The psychology of feminine genital bleeding. An analysis of Mohave indian puberty and menstrual rites », *International Journal of Psycho-Analysis*, vol. 31, 1950, p. 1-21.

Diasio N., 2007, « "Habillée de temps". La femme à l’âge critique dans le discours médical au tournant du XIX^{e} siècle » in Vinel V. (sous la direction de), *Féminin/masculin. Approches anthropologiques des catégories et des pratiques médicales*, Strasbourg, Ed. du Portique, 101-129.

Diasio N., Vinel V., *Il tempo incerto. Antropologia de la menopausa*, Milano, Franco-Angeli, 2007.

Dillaway H. E., 2005, « Menopause is the "Good Old". Women’s Thoughts about Reproductive Aging », *Gender & Society*, Vol. 19, No. 3, 398-417.

Elia D., 2000, *Le bonheur à cinquante ans*, Paris, Robert Laffont.

Facchini C., Ruspini E., 2007, « Esperienze e vissuti della menopausa . Un approccio di generazione”, in Diasio N., Vinel V., *Il tempo incerto. Antropologia della menopausa*, Milano, Franco Angeli, 27-54.

Fothergill D., 1788, *Conseils pour les femmes de quarante-cinq à cinquante ans ou conduite à tenir lors de la cessation des règles*, Londres-Paris, Briand.

Gardanne (de) Ch.-P.L., 1816, *Avis aux femmes qui entrent dans l’âge critique.* Paris, Gabon.

Hoffmann P., 1977, *La femme dans la pensée des Lumières*, Paris, Association des publications près les Universités de Strasbourg-Ophrys.

Hubert A. (dir.), 2004, *Corps de femmes sous influence. Questionner les normes*, Paris, Cahiers de l’OCHA, n° 10.

Kérisit M., Pennec S., « La mise en science de la ménopause », *Cahiers du genre*, 2001 31, 129-148.

Kaufert P., “Menopause as process or event: the creation of definitions in biomedicine”, in M. Lock-D. Gordon, *Biomedicine examined*, Boston-London, Kluwer Academic, Publm., 1988, 331-349.

Kaufert P., Gilbert P., “Women, menopause and medicalization”, *Culture, Medicine and Psychiatry*, 1986, 10, 7-21.

Kosack G., « Tra minaccia e sollievo : la menopauso secondo le donne Mafa del Nord desl Camerun », in Diasio N., Vinel V., *Il tempo incerto. Antropologia de la menopausa*, Milano, Franco-Angeli, 2007, p.78-100.

Lacaze G., 2007, « Manipolazione del pelo e fine della vita riproductiva presso le donne e gli uomini un Mongolia » in Diasio N., Vinel V., *Il tempo incerto. Antropologia de la menopausa*, Milano, Franco-Angeli, 116-139.

Lamaze H., 1805 (an XIII), *Essai sur la cessation du flux menstruel et sur les moyens propres à prévenir les accidents et les maladies qui peuvent affecter les femmes à cette époque*, Paris, Didot jeune.

Lemoine-Darthos R., Weissman E., 2006, *Un âge nommé désir. Féminité et maturité*, Paris, Albin Michel.

Lock M., 1986, “Introduction”, *Culture, Medicine and Psychiatry*, 10, 1-5, 1-5.

Lock M., 1993, *Encounters with aging. Mythologies of menopause in Japan and North America*, Los Angeles, Berkeley, University of California Press.

Mannheim K., (1928), 1990, *Le problème des générations*, Paris, Nathan.

Martin E., 1987, *The Woman in the Body*. *A Cultural Anaysis of Reproduction*, Boston, Beacon Press.

Mead M., (1948) 1966, *L'un et l'autre sexe. Les rôles d'homme et de femme dans la société*, Paris, Gonthier.

Menville de Ponsan, 1846, *Histoire philosophique et médicale de la femme*, Paris, Baillière, 1858.

Moreau J.-L-, 1803, *Histoire naturelle de la femme*, Paris, s.l., tomes 1-3.

Moulinié V., *La chirurgie des âges. Corps, sexualité et représentations du sang*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1998.

Piazza M., 2001, *Le ragazze di cinquant’anni*, Milano, Mondadori.

Piccone Stella S., 1986, “Un decennio senza cittadinanza”, *Memoria: Rivista di storia delle donne*, 16, 79-85.

Pinel P., 1798, *Nosographie philosophique ou la méthode d’analyse appliquée à la médecine*, Paris, Maradan, tomes 1-2.

Roussel P., 1775, *Système physique et moral de la femme*, Paris, Vincent.

Saraceno C., 2003, *Mutamenti della famiglia e politiche sociali in Italia*, Bologna, Il Mulino

Saucerotte C., 1828, *Nouveaux conseils aux femmes sur l'âge prétendu critique ou conduite à tenir lors de la cessation des règles*, Paris, Mme Auger-Méquignon.
Schostack M., 1983, *Nisa. The Life and the Words of a !KungWoman*, New York, Vintage Books.
Skultans V., "The symbolic significance of menstruation and the menopause" in *Empathy and Healing*. New-York, Oxfor, Bergham Books, (1970) 2007, pp. 43-57.
Singly de F., 1996, *Le Soi, le couple, la famille*, Paris, Nathan.
Suggs D. N., « Female Status and Role Transition in the Tswana Life Cycle », *Ethnology*, 1987, vol. 26, n°2, p.107-120.
Thorne B., Yalom M. (eds.), 1992, *Rethinking Family. Some Feminist Questions*, Boston, Northeastern University Press.
Verdier Y., 1978, *Grands-mères, si vous saviez…Le Petit Chaperon rouge dans la tradition orale,* « *Les Cahiers de la Littérature orale »*, IV, en ligne: expositions.bnf.fr/contes.
Verdier Y., 1979, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard.
Vincent J-F., « La ménopause, chemin de la liberté selon les femmes beti du sud-Cameroun », *Journal des africanistes*, 2003, vol. 73, n°2.
Vinel V., 2002, « Les représentations de la ménopause dans des documents français contemporains », in Guerci A., Consigliere S., *Il vecchio allo specchio. Percezioni e rappresintazioni della vecchiaia*, Genova, Erga edizioni, pp. 326-337.
Vinel V., 2004, « La ménopause. Instabilité des affects et des pratiques en France. » in Héritier F., Xanthakou M, *Corps et affects*, Paris, O. Jacob, pp. 221-235.
Vinel V., 2007, « La menopausa passaggio verso una altro status? Invecchiamento e vecchiaia femminile presso i Moose del Burkina Faso », in Diasio N., Vinel V., *Il tempo incerto. Antropologia de la menopausa*, Milano, Franco-Angeli, 55-76.
Vinel, V. 2009, "Ricordi di sangue : trasmissione e silenzio sulle mestruazioni nella Francia urbana", in Cozzi, D., Diasio, N., *Linee di sangue. La Ricerca Folklorica*, Venezia, septembre 2009.

Biographies

Nicoletta Diasio anthropologue, maître de conférences à l'Université de Strasbourg, est membre du Laboratoire Cultures et Sociétés en Europe. Elle est spécialisée en anthropologie

du corps et de l'enfance et a mené plusieurs travaux en socio-histoire des concepts médicaux et de la médecine. Parmi ses principales publications : *La Science impure. Anthropologie et médecine en France, Grande-Bretagne, Italie, Pays Bas,* Paris, PUF, 1999 ; *Linee di sangue. La Ricerca Folklorica*, Venezia, 2009 (avec D. Cozzi).

Virginie Vinel est anthropologue, maître de conférences à l'Université Paul Verlaine de Metz, et membre du Laboratoire Lorrain des Sciences Sociales. Ses travaux portent sur le cycle de vie féminin et les rapports de genre en Afrique et en France du point de vue des pratiques et des discours ordinaires et médicaux. Elle a publié notamment : *Des femmes et des lignages. Ethnologie des relations familiales au Burkina Faso*, Paris, L'Harmattan, 2005 et *Féminin, masculin : anthropologie des discours et des pratiques médicales,* Strasbourg, Le Portique, 2007.

Les deux auteures ont écrits de nombreux articles ensemble sur la ménopause et édité un ouvrage : *Il tempo incerto. Antropologia de la menopausa*, Milano, Franco Angeli, 2007.